

## **Thomas Gilcrease (1890-1962)** **Le singulier acheteur du Codex canadensis**

Henri Goulet

Numéro 142, été 2020

Codex canadensis : une énigme de la Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, H. (2020). Thomas Gilcrease (1890-1962) : le singulier acheteur du Codex canadensis. *Cap-aux-Diamants*, (142), 14–18.



Portrait de Thomas Gilcrease

Thomas Gilcrease est ici dans sa maison en 1958. On aperçoit à travers cette image la richesse de son mobilier et de sa décoration. L'homme a beaucoup voyagé et a collecté de très nombreux objets dans le monde entier. (Société historique de Tulsa – Collection Thomas Gilcrease).

# THOMAS GILCREASE (1890-1962) : LE SINGULIER ACHETEUR DU *CODEX* *CANADENSIS*

par Henri Goulet

**Pour consulter la version originale du *Codex canadensis*, on doit se rendre à Tulsa, en Oklahoma.**

Et pour comprendre comment ce carnet précieux a échoué dans cette ville moyenne des États-Unis, il faut se pencher sur la vie de son acqué-

reur américain : Thomas Gilcrease. Bien loin de la caricature de magnat californien imaginée par le journaliste Robert Hollier, cet homme a connu un destin hors du commun marqué par de nombreuses péripéties, qui l'ont conduit à acheter le *Codex canadensis*.

## SON ENFANCE

Une première piste pour aborder la complexité de ce personnage réside dans l'origine de sa mère (une membre de la nation creek, originaire du sud-est des États-Unis), qui le met au monde



Territoire de l'Oklahoma  
Avant de devenir le 46<sup>e</sup> État américain, l'Oklahoma était un territoire, créé en 1890, qui comportait la partie ouest de l'État actuel et le Territoire indien, ensemble de terres attribuées aux Amérindiens. C'est là que Thomas Gilcrease a grandi. (iStock – Jaflippo).

à Robeline, en Louisiane, en 1890. Ses parents choisissent peu après de déménager dans le Territoire de l'Oklahoma pour bénéficier de la distribution des terres aux Autochtones décidée par le Congrès américain en 1887 dans le cadre du Dawes Act. La nouvelle implantation offre un train de vie modeste à la famille, qui s'agrandit rapidement, jusqu'à compter quatorze enfants. Quand il n'est pas astreint aux tâches familiales, Thomas fréquente l'école du village, une cabane d'une seule pièce, puis la Bacone Indian University, où il fait la rencontre décisive d'un professeur, Alexander Posey, futur homme politique de la nation creek, qui le sensibilise aux brimades infligées à ses semblables. Le récit de ces souffrances est à la base de son intérêt déterminant pour la culture amérindienne et l'histoire particulière de l'Ouest américain. Thomas Gilcrease est particulièrement frappé par les déportations, comme celle de la Piste des Larmes, narrées par Alexander Posey. Car le fameux Dawes Act qui a permis à ses parents de récupérer des terres fait suite à une autre décision politique : l'adoption du tristement célèbre Indian Removal Act (la Loi sur le déplacement des Indiens) sous la présidence d'Andrew Jackson en 1830. Cette loi vient en fait légitimer une réalité qui existe dans les colonies américaines depuis de nombreuses années, soit depuis l'arrivée des premiers colons. Après avoir déjà été repoussés dans les régions montagneuses des Appalaches tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Autochtones sont à nouveau victimes de la colonisation américaine. Les pionniers, en mal de nouvelles terres, envahissent alors leurs territoires, surtout en Géorgie, en Alabama, au Tennessee et en Floride.

## LES LOIS INDIENNES

Pour le gouvernement américain et les colons qui se font de plus en plus nombreux, les « Indiens » sont une véritable nuisance. Il faut donc les repousser encore plus loin. Répondant aux pressions exercées par ces Blancs colonialistes, le président Andrew Jackson, lui-même connu en tant que spéculateur vorace, propose une loi qui, à terme, vise à déporter toutes les populations autochtones à l'ouest du Mississippi. Les nations concernées sont entre autres les Cherokees, les Chicachas, les Creeks, les Chactas et les Séminoles de Floride. Ces cinq nations sont reconnues comme étant des tribus indiennes « civilisées », comme on dit à l'époque. Cela signifie qu'elles sont prospères, car elles possèdent des terres où elles cultivent céréales et coton, assistées par leurs nombreux esclaves noirs.

Les opérations de déportation s'échelonnent sur une période de près de vingt ans et touchent plus de 60 000 personnes, transférées de force au-delà du Mississippi. Les conditions de vie lors de ces opérations de déplacement sont extrêmes et inhumaines. Des déportés meurent en chemin ou peu après leur arrivée en « territoire indien ». Pas étonnant que l'écrivain français Alexis de Tocqueville, venu étudier la démocratie américaine, ait tenu à en parler lors de son séjour à Memphis



Andrew Johnson

Cette gravure de 1890 représente le 17<sup>e</sup> président des États-Unis Andrew Johnson (1808-1875). Il a succédé à Abraham Lincoln après son assassinat. Une procédure d'*impeachment* contre lui a échoué de peu. (iStock – traveler1116).



Puits de pétrole près de Tulsa

La ville de Tulsa s'est développée essentiellement grâce au pétrole. Le champ de Glen Pool découvert en 1905 a déclenché le premier boom pétrolier. Des puits sont encore en fonction, comme en atteste cette photo. C'est ici que Thomas Gilcrease a bâti sa fortune. (iStock – Susan Vineyard).

en 1831 : « On était alors au cœur de l'hiver, et le froid sévissait cette année-là avec une violence inaccoutumée; la neige avait durci sur la terre, et le fleuve charriait d'énormes glaçons. Les Indiens menaient avec eux leurs familles; ils traînaient à leur suite des blessés, des malades, des enfants qui venaient de naître, et des vieillards qui allaient mourir. Ils n'avaient ni tentes ni chariots, mais seulement quelques provisions et des armes. Je les vis s'embarquer pour traverser le grand fleuve, et ce spectacle solennel ne sortira jamais de ma mémoire. On n'entendait parmi cette foule assemblée ni sanglots ni plaintes; ils se taisaient. Leurs malheurs étaient anciens et ils les sentaient irrémédiables ». En comparaison, entre 1755 et 1763, la déportation des Acadiens a touché environ 10 000 personnes.

Le Dawes Act de 1887 entérine ces déplacements et veut finaliser la liquidation des traditions autochtones aux États-Unis grâce à la formule magique de la propriété privée. La loi conçue par le sénateur Henry Dawes propose donc l'octroi de 160 acres à tous ceux capables de faire la preuve de leurs origines autochtones, parmi différentes nations. C'est dans ce contexte que Thomas Gilcrease, fils d'une mère creek, reçoit son lot en 1899, alors qu'il est âgé d'à peine neuf ans. Par le plus grand des hasards, son emplacement se trouve sur l'un des plus importants champs de pétrole de l'époque : la réserve de Glenn Pool.

De nombreux puits sont rapidement creusés sur les acres de terre accordés au jeune Thomas. Dès l'âge de dix-huit ans, il devient multimillionnaire! La convoitise que suscitent ses puits l'oblige à défendre ses intérêts devant la justice contre des spéculateurs. Les droits des Indiens d'Amérique continuent d'être remis en cause. Thomas Gilcrease, aguerrri grâce à l'éducation qu'il a notamment reçue d'Alexander Posey, gagne la procédure et conserve ses biens.

## ÉCHEC EN AMOUR, RÉUSSITE EN AFFAIRES

En poursuivant ses études, il rencontre Belle Harlow, membre de la communauté osage. Grâce au pétrole, cette tribu est déjà reconnue comme étant une des plus riches dans le monde par habitant. Le nouveau couple se marie en 1908 et a deux fils. Le tempérament énergique de Thomas ne correspond pas trop au mode de vie que souhaite sa jeune épouse. La frénésie de projets de son époux l'éreinte progressivement. En 1922, Thomas Gilcrease dirige sa propre compagnie pour exploiter son pétrole et étendre ses forages. Il achète également ses premiers tableaux. Son couple ne survit pas à son ambition : le divorce est prononcé en 1924.

Il tombe rapidement amoureux d'une autre femme

à la beauté exceptionnelle : Norma Des Cygne Smallwood. Après avoir été élue Miss Oklahoma, cette dernière a enfilé l'écharpe de Miss America, devenant ainsi la première Autochtone à accéder à ce titre. Le mariage est célébré en 1928 et les deux époux ne tardent pas à s'installer à Paris. Leur nouvelle vie dans le luxe de la capitale française n'empêche pas Thomas Gilcrease de retourner régulièrement en Amérique pour ses affaires. Il surveille sa femme à distance, car il est très jaloux. Il cherche ainsi à minimiser ses contacts avec l'extérieur. Norma, qui a sacrifié sa carrière de vedette et lui a donné une fille, vit très mal cet éloignement. Le divorce guette le ménage, qui n'arrive pas à s'accorder. Un retour en Oklahoma n'arrange rien, et Thomas Gilcrease demande le divorce en octobre 1933 en entamant une procédure judiciaire. La petite ville de Tulsa est sous le choc. Mettant aux prises le multimillionnaire local et son épouse, ex-Miss America, le procès fait les manchettes des journaux de la région du 17 avril au 2 mai 1934. Plus de 80 témoins sont appelés à la barre. Thomas Gilcrease obtiendra gain de cause et la garde de sa fille. Le procès l'aura toutefois affecté profondément. Il ne sera plus jamais l'homme ouvert et affable qu'il avait été. « Cette procédure l'a incité à se replier sur lui-même. Je pense qu'il n'a jamais connu le bonheur par la suite », précise son biographe, David Randolph Milsten.

## UNE VIE DE COLLECTIONNEUR

Après ce divorce, Thomas Gilcrease se consacre plus amplement à sa mission de collectionneur. En 1943, il transfère sa compagnie pétrolière à San Antonio au Texas et installe sa collection naissante dans un bâtiment qui lui est dédié. Cependant, les visiteurs ne se pressent pas pour admirer ses objets, issus de la culture indienne américaine. Cet échec l'incite à bâtir une fondation sur le territoire de son enfance à Tulsa, en Oklahoma. Le magnat du pétrole, qui a entre-temps acheté des collections entières à des propriétaires privés, veut un écrin à la hauteur de ses acquisitions. Thomas Gilcrease étend aussi le périmètre de ses intérêts en devenant bibliophile. Il reçoit des catalogues de livres rares et n'hésite pas à délier les cordons de sa bourse pour s'emparer des ouvrages les plus précieux. Des manuscrits traitant de l'exploration du continent américain rejoignent sa collection. Une lettre exceptionnelle du fils de Christophe Colomb et des manuscrits espagnols datant des conquistadors en sont les meilleurs exemples.



Norma Smallwood

Norma Smallwood est la seconde épouse de Thomas Gilcrease. Cette femme à la beauté exceptionnelle a été élue Miss America en 1926. Leur divorce sera une catastrophe pour les deux époux, dont la vie sera bouleversée. (Société historique de Tulsa – Collection Thomas Gilcrease).

À l'ouverture officielle de son musée en 1949, l'inventaire ne comprend pas moins de 4 000 peintures, 10 000 artefacts et plus de 20 000 livres rares, cartes et documents de toutes sortes. C'est à cette même date que le *Codex canadensis* entre dans sa collection. Des marchands américains ont en effet récupéré le manuscrit qui a mystérieusement quitté la France. La firme Henry Stevens, Son & Stiles s'allie pour l'occasion avec Hans Peter Kraus, le plus grand marchand de livres rares de l'époque. Les deux spécialistes de New York font le déplacement à Tulsa pour présenter à Thomas Gilcrease le carnet de dessins du jésuite français. Ils voient en lui un acheteur idéal : il est fortuné et passionné par la vie des Premières Nations. Les dessins originaux d'Autochtones réalisés par Louis Nicolas au XVII<sup>e</sup> siècle attisent en effet l'intérêt de Thomas Gilcrease, qui débourse une somme importante pour en faire l'acquisition. L'homme d'affaires consent tous les sacrifices pour mettre la main sur des œuvres qui peuvent mettre en valeur ses ancêtres. Le récit de leurs souffrances



Vue de la ville de Tulsa

Tulsa est la deuxième ville la plus peuplée de l'État de l'Oklahoma aux États-Unis, avec plus de 400 000 personnes. Le musée créé par Thomas Gilcrease est une des attractions de la ville. (iStock).

par Alexander Posey est encore bien présent dans son esprit.

Au début des années 1950, les revenus du pétrole n'arrivent plus à couvrir ses dépenses énormes. En 1954, Thomas Gilcrease est au bord de la faillite. Dans un dernier effort pour sauver son musée et ses impressionnantes collections, il se tourne vers la ville de Tulsa. L'entente négociée stipule que toutes les collections seront à jamais conservées au musée, que celui-ci ne quittera jamais la ville de Tulsa, et que cette dernière paie toutes les dettes qu'il a accumulées, qui totalisent plus de deux millions de dollars. En août 1954, cette proposition fait l'objet d'un référendum auprès de tous les citoyens de Tulsa, qui votent à plus de 70 pour cent en faveur du projet. Depuis cette date, le Gilcrease est toujours demeuré un musée municipal et représente, de loin, le premier site touristique de la ville.

À la suite de ce transfert, Thomas Gilcrease s'inscrit à des cours d'archéologie et participe régulièrement à des fouilles visant à déterrer les objets traditionnels reliés aux communautés autochtones. Il s'éteint le 6 mai 1962 en laissant derrière lui une collection exceptionnelle, dont le *Codex canadensis* est l'un des joyaux.

## Henri Goulet a été chargé de cours en études québécoises et en histoire à l'Université de Montréal. Il est à la retraite.

### Pour en savoir plus :

David Randolph Milsten. *Thomas Gilcrease: Founder of the Thomas Gilcrease Institute of American History and Art*. Tulsa, Coman & Associates, 1991, 468 p.

Voices of Oklahoma. *Thomas Gilcrease. Oral history presentation with grandson Gene Gilcrease and family, recorded on July 11, 2017.*

American Heritage. *Thomas Gilcrease and His Western Museum*, vol. 41, n° 1, février 1990.

Christopher D. Haveman. *Rivers of Sand. Creek Indian Emigration, Relocation, and Ethnic Cleansing in the American South*. Lincoln, University of Nebraska Press, 2016.

Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique*. Paris, Librairie philosophique J. Brin, 1990, p. 251-252.